

Un défi à relever

De tout temps, je me suis impliqué dans la vie associative de ma commune. Dans mon enfance et mon adolescence, notre village de basse montagne vivait au rythme de l'agriculture et de l'exploitation sylvicole. Les jeunes, s'ils voulaient s'amuser, devaient se contenter d'une vague cour jouxtant la mairie. À l'âge de 19 ans, au moment où je dus faire une croix sur mes envies d'armée et de grande aventure, je me suis remobilisé en devenant président du foyer du club des jeunes de Fréland. J'étais à cette époque de ma vie sans emploi, donc disponible. De manière naturelle, je me suis mis au service des autres. Nous disposions d'un local dont l'histoire mérite d'être racontée. Après-guerre, on érigea dans la commune d'Ammerschwihl des baraquements pour remplacer les habitations détruites par les bombardements. Après la reconstruction, quelques-uns de ces bâtiments se trouvèrent inoccupés. Le cercle catholique de Fréland fit l'acquisition d'un de ces baraquements. Un groupe de bénévoles démonta, planche par planche, la bâtisse, transporta le tout jusqu'à Fréland et reconstruisit l'édifice à l'identique. J'avais à peu près une dizaine d'années à l'époque. J'allais déjà donner de petits coups de main. Je me remémore le curé en tablier et les anciens du village qui, à l'aide d'une petite bétonnière et de scories de charbon récupérées à la cartonnerie de Kaysersberg, façonnèrent, un à un, les moellons qui constituèrent le soubassement de notre futur foyer. Dans cet espace ouvert à tous, nous montions des pièces de théâtre, organisations des séances de cinéma. C'était également notre point de ralliement, point de départ des sorties et des excursions échafaudées et encadrées par l'association culturelle de la commune. Sans fausse modestie, je me suis beaucoup investi. Je m'occupais à peu près de tout. Je me suis affirmé en tant que leader, mais pas un leader disant aux autres membres ce qu'ils devaient faire ou ne pas faire. Non, j'étais celui qui donnait l'exemple et entraînait les autres à sa suite. L'organisation d'une simple séance de cinéma demandait un engagement important. Il fallait tout d'abord s'en aller récupérer les appareils de projection dans un village voisin où une autre association proposait, elle aussi, des séances de cinéma. À une époque où la télévision était encore balbutiante, nous projetions des films de cape et d'épée, des films d'aventure, des courts-métrages de Charlie Chaplin et de Laurel et Hardy. Au moment de l'entracte, nous nous improvisions vendeurs de mandarines et de bonbons. L'argent ainsi récolté était destiné à l'entretien des locaux, comme le chauffage de la salle en hiver et la réfection du local en été. Nous donnions aux jeunes de la commune la possibilité de jouer au baby-foot et au ping-pong. Tout ce matériel à usage récréatif appartenait à la paroisse qui nous en déléguait l'usage. C'est également en ce lieu que, souvent pendant plus de 6 mois, nous préparions la mise en scène des pièces de théâtre. Ce sont des entreprises de longue haleine. Découper et assembler les costumes, construire les décors, faire répéter la troupe et s'assurer que tout le monde se sente bien et donne le meilleur de lui-même exige de tous un engagement plein et entier. J'étais dans mon élément, j'étais partout à la fois et j'adorais ça. Le samedi soir, jour de cinéma à Fréland, je me tenais dans la cabine de projection. Je veillais au bon fonctionnement de l'appareil ainsi qu'à l'enchaînement et la synchronisation des bobines. J'en ai bavé, parce que dans la pénombre, je n'y voyais pas grand-chose.

Comme expliqué précédemment, une cour située sur la place de la mairie était le seul espace ouvert où nous pouvions pratiquer un semblant de sport collectif. Depuis longtemps, nous espérons la création d'un véritable terrain de football, mais cette envie portée par la jeunesse de Fréland ne trouvait pas d'écho favorable auprès de la municipalité en place. Toujours rebelles, un tantinet « blousons noirs », nous nous amusions à envoyer le ballon dans les fenêtres de la mairie, quitte à faire voler en éclats quelques carreaux, la seule arme à notre disposition pour tenter de faire fléchir des adultes hermétiques à toute forme de changement. Sur l'un de ses côtés, la cour était bordée par un mur haut de deux mètres. Lorsque par malheur, l'un d'entre nous propulsait le ballon par-dessus ledit mur, nous savions parfaitement que le propriétaire des lieux allait se faire un malin plaisir de crever notre balle.

Si mes souvenirs sont exacts, en 1963, à la tête d'une délégation de jeunes du village, je suis allé plaider notre cause auprès du maire. Nous lui avons fait part de notre envie d'un terrain de foot et pourquoi pas d'une salle des fêtes. Notre but n'était pas de quémander, nous voulions que le premier magistrat de la commune prenne en compte notre volonté de participer activement à la vie du village. En 1965, des élections municipales allaient avoir lieu. Au culot, nous avons proposé au maire de renouveler son équipe en y intégrant deux ou trois jeunes. Sa réponse tomba comme un couperet : « Non, la liste est complète ! », nous répondit-il sèchement. Devant notre incompréhension — il allait, une fois encore, solliciter le suffrage des habitants de Fréland avec une équipe composée uniquement de gens âgés, dont une majorité d'agriculteurs —, il nous déclara avec une pointe d'ironie : « Vous n'avez qu'à monter votre liste ! ». Nous en avions un peu ras le bol. L'épicentre de notre village semblait être, *ad vitam aeternam*, l'agriculture et la sylviculture.

La réponse abrupte du maire résonna longtemps en nous comme une provocation, un défi à relever. Piqués au vif, nous avons échangé entre nous, nous nous sommes interrogés, nous avons consulté, nous avons exprimé des doutes et puis finalement nous avons décidé de sauter le pas en échafaudant une liste en vue des élections municipales de 1965. Au fil de nos discussions et de nos échanges avec les habitants de la commune, il nous était clairement apparu que le besoin de changement trouvait un écho favorable auprès des jeunes, mais également auprès des moins jeunes. Un grand nombre d'habitants de la commune, le plus souvent de jeunes adultes, travaillaient à la cartonnerie de Kaysersberg. Pour la plupart d'entre eux, il s'agissait d'ouvriers ayant peu d'accointances avec le monde agricole. Une fois encore, j'étais le meneur, l'instigateur, mais malgré mon jeune âge, des gens âgés de 30, 50 et parfois même 70 ans vinrent nous rejoindre. Sur les treize personnes composant notre liste, on trouvait le vieux forgeron, l'ancien boucher, le garde forestier et des salariés de la cartonnerie.

La campagne électorale nous réserva quelques moments épiques. Je me souviens notamment du jour où nous sommes allés remettre notre programme au premier adjoint, comme nous l'avons fait auprès de tous les habitants de la commune. Le bonhomme, un paysan, avait accueilli notre initiative comme une véritable provocation. Plein d'animosité à notre égard, il déclarait à qui voulait l'entendre : « Ah, ils veulent faire du sport ! Ils n'ont qu'à piocher des patates ! ». En arrivant à la ferme, nous avons été reçus par sa femme. Elle nous indiqua que son mari était à l'écurie. En attendant le retour de ce dernier, à la dérobée, elle me glissa à l'oreille :

« Vous avez raison ! ». Lorsque le premier adjoint fit son entrée dans la cuisine, je me suis exclamé : « Salut, Paul, voici notre programme ». Sans un mot, l'édile empoigna l'enveloppe et, dans un même geste, l'envoya valdinguer à l'autre bout de la pièce, puis pour bien marquer son mécontentement, il balança un grand coup de pied dans la porte d'entrée. Le message était on ne peut plus clair ; il était grand temps pour nous de prendre congé. Fissa, nous sommes remontés dans la 2 CV du copain et nous sommes partis sans demander notre reste. Hors de lui, le bonhomme nous a poursuivis avec la chope à lisier à la main !

Les hostilités étaient ouvertes. Trois années avant les événements de Mai 68, notre petit village de Fréland s'embrasa dans une querelle ouverte entre Anciens et Nouveaux. La situation devint rapidement incontrôlable. J'avais à mes côtés une armée de bénévoles que je ne parvenais pas à maîtriser. Tous les matins, les habitants découvraient des affiches vengeresses placardées sur les murs de la ville. Des tracts, des lettres d'insultes, des règlements de comptes emplissaient les boîtes aux lettres. Les noms d'oiseaux et les invectives fusaient entre partisans des deux bords, des plaintes furent déposées. On dut faire appel aux gendarmes pour maîtriser les débordements et les outrances en tous genres. Ma mère observait la situation d'un œil circonspect. Mon père avait un temps appartenu à l'équipe municipale avant d'en être exclu par le maire. Mon géniteur, en son for intérieur, se montrait ravi de ne pas être partie prenante à ce jeu de massacre. Ma mère, quant à elle, n'avait pas digéré l'exclusion de son mari. Elle ne m'a pas encouragé dans mon entreprise. Elle redoutait les conséquences pour son commerce. Évidemment, nous nous sommes mis des gens à dos et par conséquent, quelques clients se sont détournés du magasin familial. Devant un tel déchaînement de passions, nous aurions pu prendre peur, mais il était déjà trop tard. Nous avons allumé la mèche ; il n'était plus temps d'avoir des regrets. Nous ne pouvions plus reculer. Chacun devait désormais aller de l'avant et assumer son destin.

Dans les jours précédant le terme de la campagne électorale, l'engouement de la population crût crescendo. Le jour du vote arriva enfin. Par manque d'expérience, nous pensions que la majeure partie de l'équipe municipale en place allait être reconduite et que peut-être, nous parviendrions tout au plus à placer deux ou trois candidats de notre liste. Notre engagement au cours de cette campagne électorale pour le moins insolite n'avait qu'un seul but : voir l'émergence d'un contre-pouvoir au sein du conseil municipal. Comme trop souvent, les choses ne se déroulent jamais comme on l'a imaginé. Le dimanche 14 mars 1965, au soir du premier tour de scrutin, tel un raz-de-marée déferlant sur Fréland, notre liste rafla la mise : les treize membres de mon équipe furent élus dès le premier tour. Comme soulevée dans un tsunami, l'ancienne équipe fut balayée d'un coup d'un seul. Mais je n'étais pas encore au bout de mes surprises. Compte tenu de mon jeune âge et de mon inexpérience en la matière, je pensais que le second de notre liste accepterait d'occuper le poste de maire. Il ne voulut pas en entendre parler. Comme on dit parfois en pareille situation : celui qui remue la merde devra la respirer !

En 1965, on accédait à la majorité à l'âge de 21 ans, toutefois on ne pouvait pas prétendre au fauteuil de maire avant l'âge de 25 ans ; telle était la loi, or, au soir du 14 mars 1965, je n'avais pas encore fêté mon 25^e anniversaire ; techniquement, je ne pouvais pas à cette date être désigné maire par les membres du conseil municipal. Je ne m'en souviens pas avec exactitude,

mais j'ai dû être officiellement nommé le 3 avril 1965. Comme on l'imagine, je fus pour l'époque le plus jeune maire de France.

Qu'ils furent durs mes débuts de maire ! J'en ai vraiment bavé. Je ne possédais aucune expérience en la matière. Jamais, de près ou de loin, je n'avais été impliqué dans la prise de décision au niveau communal. Il en allait de même pour tous ceux qui formaient mon équipe. Nous étions tous novices. Les habitants de Fréland venaient de choisir de faire table rase du passé. Tous les anciens, tous ceux qui détenaient le savoir et une connaissance profonde des dossiers n'étaient plus là. Malgré les aléas, malgré les écueils placés sur ma route, j'ai avancé, coûte que coûte, porté par ma seule motivation. J'avais envie de réaliser, d'amener quelque chose au village : de l'animation, de la vie, du bien-être... Personne ne m'a poussé, au contraire, on me freinait ! Mon premier mandat fut absolument formidable. Nous avons réalisé un nombre considérable de choses, notamment la salle des fêtes, l'une de mes promesses de campagne. Je suis particulièrement fier d'avoir porté ce projet. Aucun des villages alentour ne disposait d'une telle infrastructure. Nous avons été des précurseurs. Les défis que nous avons à affronter étaient, quand j'y repense, colossaux. L'élargissement de la grande rue du village constitua un chantier on ne peut plus ardu à traiter pour notre jeune équipe. Pour dresser un tableau sans doute peu flatteur de l'état de la commune au moment de ma prise de fonction, il faut imaginer Fréland comme un village tout juste sorti du Moyen Âge. Les riverains de la Grand-Rue déversaient directement leurs eaux sales sur le trottoir. Des conduites placées tout le long de la chaussée amenaient les eaux usées jusque dans la rivière traversant notre village. Le tout-à-l'égout de Fréland à l'époque, c'était l'Ur ! Pour corser le tout, la Grand-Rue était si étroite qu'il était pratiquement impossible d'y implanter un système d'assainissement. L'état de la voie, quant à lui, était à pleurer. Sous les assauts du froid, du gel et du trafic routier, le revêtement de la route se dégradait. Saison après saison, la municipalité procédait, plus ou moins régulièrement, à des travaux de renforcement et de consolidation par des apports de goudron et de gravillons. Mais malgré ou à cause des multiples campagnes de réfection, la couche de roulement de la chaussée s'était peu à peu galbée jusqu'à en devenir concave. On assistait à des situations ubuesques. Les camions empruntant la Grand-Rue penchaient tant et tant que leurs parties hautes accrochaient les gouttières des maisons et les fils téléphoniques. Il va sans dire que notre village était la risée des habitants de la contrée. Moqueurs et persifleurs disaient alors, à qui voulait l'entendre, qu'une fois embarqué dans la Grand-Rue de Fréland, celui qui voulait faire demi-tour n'avait pas d'autre choix que de monter jusqu'à Aubure avant de redescendre dans la vallée. Nous ne disposions pas, tout simplement, d'un seul espace de retournement. Mis au pied du mur, il n'était plus temps de se dérober ; il fallait agir. Nous avons avancé pas à pas en faisant preuve de pragmatisme. J'ai pris contact avec les services du département, le Génie rural chargé de l'assainissement, les Ponts et Chaussées pour ce qui concernait la route et EDF, l'entreprise publique responsable du renforcement du réseau électrique. Nous avons consulté et demandé des devis et puis, petit à petit, la machine s'est mise en branle. Ce premier chantier, et pas le moindre, m'a beaucoup appris sur mon rôle de maire. Cette expérience m'a permis de prendre conscience de la nécessité de construire des routes parallèles à la Grand-Rue, sinon, sans voie de contournement, il aurait été tout bonnement impossible de mener à bien des travaux dans la rue principale si nous ne pouvions, au minimum, la fermer à la circulation. À l'époque, au-delà de la Grand-Rue, on ne trouvait à Fréland que des prés, des champs de blé, des prairies et des

vergers. Le village comptait alors 1200 habitants contre 1400 aujourd'hui. La majeure partie de la population vivait alors de l'agriculture de montagne, de la collecte du lait et de l'élevage de bovins.